



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

La mode se console de ses brillans cortèges d'hiver en se montrant dans les moindres détails des toilettes d'été. Ainsi une petite dentelle, placée dans le plus petit coin d'une chemisette ou d'une robe, une garniture, une broderie, sont souvent le cachet de l'élégance du jour. Dans ce moment, les manchettes et les collets, les peignoirs de mousseline et les jupons de batiste forment la principale recherche des costumes d'été. Dans les plus brillans équipages comme dans les voitures les plus modestes, on remarque un grand goût de riche simplicité; les chapeaux sont peu chargés d'ornemens, et presque tous ont aux bords un voile de tulle ou de dentelle.

— La mode si générale des petits voiles au bord des chapeaux en a multiplié

les divers genres; on en voit en tulle uni, en tulle grec, en blonde, n'ayant qu'un large ourlet tout autour; d'autres ayant une petite bordure de chaque côté et une plus haute au bas. Aux voiles de tulle uni très-clair, une jolie dentelle s'ajoute tout autour. On fait pour cet usage des dentelles ayant des écailles assez larges et remplies de riches dessins. Les femmes ne devraient jamais abandonner cette mode qui leur sied à ravir. Rien n'est trouvé plus généralement joli, et les voiles devraient à tout jamais être attachés à notre costume national.

— On porte beaucoup plus de pélerines que de canezous. Les fichus à la *Charlotte*, qui sont tout-à-fait frères des fichus à la *paysanne*, sont une mode très-adoptée. On voit des doubles pélerines rondes unies en organdi avec un ourlet large de trois doigts, et autour une haute dentelle froncée.

— Il est à remarquer que les pélerines très-richement brodées n'ont qu'une petite dentelle au bord, tandis que les pélerines unies, ou n'ayant qu'une légère broderie, sont ornées d'une profusion de dentelles.

— Les fichus à la paysanne sont presque tous brodés à fond plein ; on en fait aussi tout composés de petits entre-deux brodés, séparés par un intervalle de mousseline ou batiste plissée.

— Les robes en jaconas uni imprimées ont moins de succès que celles en jaconas ou percale à mille raies, ou autres étoffes fond blanc ouvragées, à dessins bleus ou roses. On imprime maintenant beaucoup sur tous ces petits jaconas ou mousselinettes à raies, à carreaux, à pois, et qui avaient remplacé le bazine pour peignoirs du matin. Ces robes ont plus de consistance pour les plis, et ne se défraîchissent pas aussi vite que les mousselines. Les dessins qui s'y trouvent sont petits et assez éloignés pour ne pas cacher le fond de l'étoffe.

— Sur des mousselines à raies claires et mates, on voit aussi de jolis petits dessins très-déliés, lilas, roses ou bleus, qui sont si élégans, que ce genre de robe peut se porter même pour toilette habillée.

— Les pélerines semblables aux robes, soit qu'elles appartiennent à un peignoir ou robe longue, se garnissent de diverses manières, mais toujours en étoffe pareille. Les garnitures des unes sont petites, et quelquefois doubles, de façon à produire l'effet d'une ruche. On en voit ayant sur le bord une petite valenciennne, ceci donne beaucoup d'élégance. D'autres sont festonnées à petites dents. Les garnitures, hautes de quatre à cinq doigts, sont très-bien aussi, mais il faut qu'elles soient festonnées à crêtes de coq, et qu'elles diminuent graduellement par devant, en descendant vers la ceinture, pour ne pas cacher la taille.

— Le devant des redingotes se garnit

aussi. Les poignets sont faits de manière à retourner au-dessus des manches comme des paremens. Au bord, une petite garniture soutient les plis de la manche, et l'empêche de retomber.

— Les capotes à coulisses, en poulte de soie lilas glacé blanc, sont très-jolies, et forment une charmante toilette avec un peignoir blanc et un schall perse. Les schalls perse doivent réussir comme mode d'été et de bon goût, et les magasins de la Caravane ont reçu des milliers d'éloges sur cette intéressante nouveauté.

— Les chapeaux de paille de couleur se garnissent d'un nœud de larges rubans, blanc, paille ou écossais, placé sur le côté, un ruban cerclé en un ou deux rangs autour de la forme et une doublure assortie. Au bord, on y met fort souvent un voile de tulle.

— Les ruches ou ornemens en paille que l'on met autour des chapeaux de paille ne seront qu'une fantaisie de quelques mois. On en voit aux chapeaux de paille jaspée qui ont reparu avec l'été. Il y a foule de capotes à coulisses, en jaconas blanc glacé, et doublé de taffetas rose. Cette mode, qui ne peut être adoptée que pour la campagne, est légère et sied très-bien.

— Des redingotes en gros de Naples fond gris quadrillé, en rose ou vert, et un chapeau de paille de riz avec une légère branche de verdure, font partie des plus jolies toilettes que l'on remarque au bois. D'autres robes en poulte de soie, de nuances grise ou noisette, brochées à petits dessins bleu ou vert, portées avec des pélerines de mousseline brodée, et des chapeaux de paille, ornés de deux plumes, paille ou blanches, forment des toilettes non moins distinguées.

— On voit encore un grand nombre de robes en mousseline de laine malgré les chaleurs, mais elles ont des fonds blancs ou de couleur tendre, semées de si lé-

gers dessins, qu'elles deviennent tout-à-fait robes d'été, et ont de plus l'avantage de ne se point chiffonner et de conserver leur aspect de fraîcheur. Il est à désirer que la mode de cette étoffe ne se passe point comme celle de toutes les nouveautés, car la mousseline de laine est si jolie, si commode et si solide, que nous devrions la garder comme fondation de nos étoffes, ainsi que les mousselines, percales, qui ne sont point soumises aux changemens.

— Les bottines en gros de Naples de nuance grise sont très à la mode.

— On voit des gants en filet noir. C'est une économie disgracieuse.

AVIS.

Les demandes nombreuses qui ont été faites au dépôt de mousselines dessinées, annoncé dans notre journal, ayant empêché de renouveler assez promptement les assortimens pour satisfaire tous les goûts, on a transporté ce dépôt chez des artistes qui, exécutant immédiatement les dessins, peuvent compléter ainsi tous les articles et procéder aux changemens désirés. Ce nouvel avantage doit contribuer encore au succès de ce dépôt, situé rue Neuve-Saint-Roch, n° 13.

LE CHINOIS.

« Il faut le tuer ! — Il ne faut pas le tuer ! — Moi, je le tue. — Moi aussi. — Moi aussi. — Moi, je ne tue pas. — Ni moi. » Tels étaient les cris qui ce jour-là faisaient retentir l'atelier où de jeunes filles se réunissaient pour recevoir les leçons d'un miniaturiste célèbre, quand la porte s'ouvrit doucement : une jeune personne, au maintien posé, à l'air modeste, au visage un peu sévère, s'arrêta sur le seuil, étonnée de ce bruit inaccoutumé. « Ah ! voilà M^{lle} Suzanne, cria tout d'une voix la troupe babillarde ; elle va nous mettre d'accord. Gageons qu'elle sera de mon avis. — Non, du mien. — Elle le tuera. — Elle ne le tuera pas. » Et le tumulte

recommença de plus belle. « Bon Dieu ! mesdemoiselles, quel tapage ! Qui donc voulez-vous tuer ? dit Suzanne en mettant les mains sur ses oreilles. — Le Chinois ! — Le Chinois ? — Qu'est-ce que c'est que cela ? — Je vais vous l'expliquer, si ces demoiselles le permettent, répondit M^{lle} Zoé, jolie blonde de dix-sept ans. — Mon frère, qui a lu les ouvrages de J.-J. Rousseau, nous citait hier au soir un passage de cet écrivain, où il est dit que si, par un simple acte de volonté, on pouvait faire mourir au fond de la Chine quelque vieux mandarin bien riche et s'approprier sa fortune, il y a bien peu d'hommes qui ne le fissent ; mon frère, qui fait son droit, nous a prouvé très-bien que c'était exactement assassiner un homme pour le voler, et, quoique la chose nous eût paru d'abord très-différente, ma mère et moi nous sommes convenues qu'il avait raison. Maintenant je propose la question à ces demoiselles : M^{lle} Amélie pense, comme moi, qu'on ne doit pas tuer le Chinois ; mais M^{lle} Aglaé, M^{lle} Louise, M^{lle} Cécile, ont déclaré qu'elles le tueraient tout de suite. Maintenant, mademoiselle Suzanne, c'est à vous à parler. — Tuez-vous le Chinois ? — Je n'en sais rien, dit Suzanne en souriant doucement. — Comment, vous n'en savez rien ! — Non, en vérité, ni vous non plus, quoi que vous en disiez. Qui de nous est assez éprouvée pour être sûre de ce qu'elle ferait si la chose était réelle ? Qui sait si vos actions d'alors ne démentiraient pas vos paroles d'à présent ? Il se pourrait bien que M^{lle} Zoé tuât le Chinois, et que M^{lle} Louise ne le tuât point. » A ces mots, les jeunes filles demeurèrent un moment interdites. Toutefois, la légère Cécile se contenta de hausser les épaules en proférant à demi-voix le mot de *pédanterie* ; l'espiègle Louise, par une pantomime expressive et comique, représenta les lunettes, la perruque et la férule d'un vieux maître d'école, à la grande satisfaction de la maligne Aglaé ; mais Amélie, la plus raisonnable de toutes,

ne se tint pas pour battue. « Mademoiselle Suzanne, dit-elle avec douceur, si vous ne pouvez dire avec certitude ce que vous feriez, vous devez du moins savoir ce qui se doit faire. On peut douter de soi-même, sans douter de la justice. Je ne vous demande pas : Tueriez-vous le Chinois ? Mais : Trouvez-vous qu'il soit permis de le tuer ? » Suzanne baissa les yeux. — Je ne sais... je n'ai pas assez réfléchi, dit-elle en hésitant. » Et, toute pensive, elle se rendit à sa place, s'assit devant son pupitre et ne parla plus ; mais son cerveau bouillonnait, son esprit était en route pour la Chine, car la question soulevée avait suffi pour mettre en mouvement ses mobiles pensées.

Suzanne, sous les dehors les plus froids, cachait une âme fière, un caractère irritable, et une ardente imagination. Son père, vieux militaire retiré du service avec dix blessures, la croix et une modique pension ; sa mère, ancienne élève d'Ecouen, femme d'un rare mérite et d'une angélique piété, avaient déposé dans son cœur les semences d'honneur et de religion qui devaient y fructifier. Comprenant qu'il est des caractères qui sont à eux-mêmes leur meilleur gardien, ils l'avaient accoutumée de bonne heure à se rendre un compte minutieux de ses moindres mouvements, et à trouver en elle-même un sage clairvoyant et sévère. Aussi, rien de plus sage et de plus sensé que les discours de Suzanne, rien de plus irréprochable et de plus régulier que ses actions ; mais, il faut l'avouer, son imagination, repoussée du monde réel par de solides barrières, s'en dédommageait en s'égarant dans le pays des chimères ; la culture des arts même n'était pour ses vagabondes facultés qu'un aliment insuffisant ; toujours mécontente d'elle, parce qu'elle avait placé haut le but qu'elle voulait atteindre, elle était sujette à des accès de découragement. C'est tout au plus si le talent de M^{me} Jacotot ou de M^{me} de Mirbel eût satisfait sa jeune ambition ; et

tristement elle comparait ses forces au trajet qu'elle avait à parcourir. Ce jour-là, elle se sentait encore plus d'abattement et de dégoût qu'à l'ordinaire. Que de tems, pensa-t-elle en prenant son pinceau, que de tems avant de produire un ouvrage qui fasse dire : C'est bien ! Qui sait ? cinq ou six ans peut-être, et autant encore pour obtenir une réputation et devenir vraiment utile à mes parens. Et alors toutes mes belles années seront passées, je serai une vieille fille, je ne sais par quelle bizarrerie, au milieu de ses désagréables pensées, une voix semblait lui murmurer à l'oreille : si tu tuais le Chinois ? Et tandis qu'elle s'agitait sur sa chaise pour lui échapper, elle voyait le visage chéri de ses parens, la tête chauve et les traits sillonnés de son père, la douce souffrante physionomie de sa mère ; elle se représentait le petit et pauvre appartement où tous deux devaient passer leurs vieux jours, et elle, ses jeunes et solitaires années ; son cœur se serrait de plus en plus, et l'importante voix lui répétait toujours : Le Chinois ! le Chinois ! » Eh bien ! quand je le tuerais, ce maudit Chinois, le grand mal ? Il est si vieux, si laid, si malade, que c'est un service à lui rendre ; et alors, quel changement dans ma destinée !... Toute la fortune du Chinois m'appartient, je cours à la maison. — Mon bon père, ma bonne mère, soyez heureux, nous sommes riches, bien riches ; vous aurez un hôtel, des gens pour vous servir ; ma mère se reposera, elle ne sortira qu'en voiture, mon père reprendra de la santé en montant à cheval : s'il faut aller aux eaux, nous irons ; s'il faut voyager, nous voyagerons. Bien-être, commodité, plaisirs, tout ce que donne l'argent, nous l'aurons, car maintenant j'ai de l'argent, beaucoup d'argent ! — Qu'a donc cette enfant ? elle est folle ! — Non, mon père, non, ma mère, je ne suis pas folle ; je vous le répète, j'ai beaucoup, beaucoup d'argent. — Alors, vous allez me dire comment vous est venu cet argent ? — Cela, mon père, je ne puis ; mais jouissez-en,

il est à vous, on ne viendra pas le réclamer. — Suzanne, toute fortune dont on ne peut avouer la source est mal acquise ; je vous ordonne de me tout dire à l'instant ? — Mon père ! c'est un secret entre Dieu et moi, nulle autre créature n'en a connaissance, je vous le jure ! mais ne me le demandez pas ! — Allons, dit ma mère, ne fais pas pleurer cette enfant, mon ami, je réponds de ma Suzanne comme de moi-même ; ce qu'elle nous cache aujourd'hui nous le saurons plus tard, n'est-ce pas, Suzanne ? — Je n'ai jamais aimé le mystère, il ne sert qu'à dissimuler une faute ou un crime. — Vois donc comme tu fais peur à notre Suzanne : la voilà toute pâle ! assurément tu ne crois pas qu'elle ait assassiné quelqu'un pour le dépouiller ! — A Dieu ne plaise que j'en aie la pensée ; allons, Suzanne, remets-toi, mais dis-nous la vérité le plus tôt que tu pourras.

Hélas ! hélas ! comment avouer que j'ai tué le Chinois ? de quel œil me regarderaient mon père et ma mère. Non ; qu'ils soient heureux ; et gardons mon secret, je ne le croyais pas si lourd à porter. Cependant voilà que nous avons un bel hôtel, des chevaux, des voitures, je devrais me trouver satisfaite ; mais je ne sais pourquoi j'ai toujours devant les yeux la figure de ce vieux Chinois que je n'ai jamais vu. Puis sans cesse je rencontre le regard sévère et interrogateur de mon père, le regard inquiet et suppliant de ma mère ; et il faut garder le silence ! Que répondrai-je à ceux qui me demandront d'où vient cette fortune subite ? dit mon père avec humeur. Ma mère me regarde, et voyant que je me tais : Nous pourrions dire que c'est l'héritage de mon oncle, parti pour l'Orient depuis nombre d'années, et qui doit être mort en Chine. En Chine !... bon Dieu ! si j'avais tué mon oncle ? Mais non, non ! mon oncle n'était pas Chinois, tâchons donc de l'oublier, ce maudit Chinois. Les distractions ne me manquent pas ; mes parents ne demandent pas mieux que de me conduire dans le monde, et le monde

ne demande pas mieux que de me voir. C'est M^{lle} Suzanne R***, l'héritière de plusieurs millions, répète-t-on autour de moi, et tous les jeunes gens, charmés des beaux yeux de mes millions, se disputent à qui me fera danser ; leurs mères font mille caresses à ma mère, leurs pères serrent la main du mien. Pourtant il y en a un qui ne me fait danser que rarement, qui ne s'empresse pas auprès de moi, qui ne m'adresse jamais un seul compliment ; celui-là ne paraît pas se soucier de mes millions ; il n'est pas riche pourtant, car il est le seul soutien d'une nombreuse famille, de sa mère veuve et de ses frères orphelins : mon père l'aime parce qu'il est le fils de son général, ma mère l'aime aussi à cause de sa tendresse pour la sienne, qui sait ? Mais voici qu'un jour, nous trouvons dans une assemblée nombreuse un voyageur qui revient de l'Orient ; on le questionne sur ses voyages, on écoute ses récits avec avidité, il parle de la Chine ; le cœur me bat. « A mon départ de ce pays, dit-il, un fait singulier venait d'avoir lieu : un riche Chinois très-âgé et se trouvant sans héritiers directs, circonstance regardée par eux comme une malédiction, avait résolu d'adopter tous les orphelins pauvres de la ville, et de leur léguer ses biens qu'on disait immenses ; mais à la veille d'exécuter ce projet, il mourut subitement, et ses trésors disparurent sans qu'on pût en découvrir aucune trace. On appliqua à la torture la plupart de ses domestiques, mais on n'obtint aucune lumière. » Mon Dieu ! mon Dieu ! moi qui croyais ne faire de mal à personne en tuant le Chinois, quel mal j'ai fait sans le savoir ! ces orphelins privés de pain ! ces domestiques mis à la torture ! si ce voyageur soupçonnait la douleur qu'il me cause !... Allons, voilà la maîtresse de la maison qui lui parle de l'oncle de ma mère, mort en Chine et qui nous a laissé cette immense fortune. — Comment se nommait-il ? — D***, répond ma mère intimidée. — Madame est la nièce

de M. D***? — Oni, monsieur. — J'ai connu en effet un individu de ce nom, mais il n'était pas mort quand j'ai quitté la Chine, et ne possédait d'autre fortune qu'un magnifique herbier, car c'était un savant botaniste.

Ma mère pâlit, et je me sens prête à me trouver mal. On se regarde, on se parle à l'oreille : mon père nous emmène brusquement, il ne m'adresse pas la parole durant toute la route, ma mère pleure en silence. La nuit se passe sans que je puisse fermer l'œil ; le lendemain j'apprends que de grand matin, monsieur... monsieur Arthur, est venu demander mon père et qu'ils sont enfermés ensemble. Dès qu'il est parti, mon père me fait appeler dans son cabinet. « Vous voyez, Suzanne, me dit-il avec un front sévère, en s'arrêtant tout-à-coup devant moi, le mal que cause votre obstiné silence : vous ne pouvez le garder plus long-tems, et je n'aurai plus la faiblesse de le souffrir, il faut tout me dire. — Mon père, je ne puis. — Écoutez-moi avec attention, Suzanne. Hier M. Arthur avait demandé votre main ; aujourd'hui il est venu pour ainsi dire retirer sa parole. « Des bruits fâcheux, m'a-t-il dit, circulent sur l'origine de votre fortune ; je ne puis devenir votre gendre avant de recevoir à ce sujet une explication satisfaisante. Ce n'est qu'en renonçant à votre alliance que je renoncerais à la demander. » Je lui ai promis qu'il aurait demain cette explication, il faut que je la lui donne, ou qu'après-demain je sois hors d'état d'en réclamer aucune. Je ne veux point de réponse à présent, vous me la direz ce soir... Je vous laisse à vos réflexions. »

Que faire maintenant ? si je me tais, j'expose la vie et l'honneur de mon père ; si je le dis, la croira-t-on, et alors que vont penser de moi ceux qui m'aiment ? Oh ! c'est à présent que mon crime m'apparaît dans toute son horreur ! Maudit Chinois ! que ne donnerais-je pas maintenant pour ne l'avoir pas tué !... »

Sœur Suzanne, dormez-vous ?.. chant a

tout-à-coup la malicieuse Louise sur l'air du canon de *Frère Jacques*, depuis une heure vous n'avez rien fait ?..

A ces mots, Suzanne tressaillit, et laissa tomber son pinceau en promenant autour d'elle un regard effaré, qui provoqua un éclat de rire général. Quand cet accès de gaieté bruyante fut calmé : « Mesdemoiselles dit la jeune fille pensive, d'une voix émue et grave, je suis sûre maintenant que M^{lle} Amélie à raison, il ne faut pas tuer le Chinois !.. »

M^{me} AMABLE TASTU.

Histoires Contemporaines,

PAR

M^{me} LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

Si nous avions lu à la tête de ce livre : *Contes ou Nouvelles*, nous en parlerions avec la légèreté que comporterait le sujet. Mais il est question d'*histoires*, d'*histoires contemporaines*. Les faits sont donc vrais, et les héros, nous les avons connus ou nous pourrions les connaître... Voyons donc ce qui se passe chez nous maintenant ; nous en serons orgueilleux et satisfaits après, si nous voulons. Le premier lieu que nous rencontrons, c'est Versailles, son parc, ses bosquets, et même ce vent presque continu et insupportable qui désespère une partie de la population parisienne, les jours où elle va voir jouer les eaux ; la description est exacte autant qu'élégante, ceci est historique. Peut-être la beauté de M^{me} la comtesse d'Armilly, qui habite l'ancienne résidence de nos rois, sera-t-elle contestée ; mais ce qui ne passera point sans controverse, c'est la passion de M. de Russdall pour cette charmante personne. Les critiques n'acquiesceront jamais à l'amour exclusif, constant, d'un aide-de-camp de M. le duc d'Angoulême, qui va en tilbury, qui épouse une héritière, et dont le père fait des opérations à la Bourse. Ce qui nous

a paru digne de remarque dans ce récit et dans celui qui termine le volume, c'est le progrès des idées saint-simoniennes, que nous avons cru insensible, et qui paraît cependant s'acheminer dans toutes les classes de la société. M^{me} d'Armillay est une femme de bonne compagnie, remplie de délicatesse, aussi pure qu'aimante, et veuve depuis long-tems ; elle préfère une union libre au mariage que ne cesse de lui offrir M. de Russdall ; cela n'était pas dans nos anciennes mœurs..... D'autre part, Marguerite Bernard, fille pieuse et régulière, vit en ménage avec Georges, garçon menuisier, quoiqu'il soit marié à la municipalité de son arrondissement avec Louise, cousine de Marguerite. Le curé, qui sans doute reconnaît le mariage civil, refuse de célébrer celui que voudraient contracter Marguerite et Georges, et ils en prennent leur parti tous deux. La dame et la grisette se conduisent par les mêmes principes ; et, il faut le dire, ces exemples-là, s'ils deviennent fréquens, auront de singuliers résultats. Du jour où les filles et veuves s'apercevront qu'on les prend pour leur dot, qu'on jouit de leur dot, qu'on dissipe leur dot, elles considéreront le mariage comme une association commerciale dont tous les frais sont à leur charge ; et, en remarquant que les futurs sont plus attentifs aux paroles du notaire qu'à celles du curé, elles en concluront, vu les suites, que les droits sont positifs et les devoirs figurés. Une semblable observation suffirait à changer la face des affaires en France. Que fera-t-on quand on n'achètera plus une étude des deniers de sa femme ? quand on n'hypothéquera plus de créances sur ses biens ? quand elle ne fournira plus les cautionnemens ? En attendant que le divorce bouleverse le passé, les filles riches pourraient bien embarrasser le présent, et désespérer l'avenir. Qu'elles ne se soucient plus du neuvième commandement de notre vieux Décalogue ; qu'elles soutiennent qu'il n'est pas plus exécutoire pour elles

que pour l'autre moitié du genre humain, tout est dit, et voilà la marche des événemens entravée. Au reste, nous nous bornons à l'examen, nous ne jugeons point. Ce que nous décidons, c'est que l'histoire de Marguerite est bien écrite, et au-dessus, comme style, des autres ouvrages de l'auteur. Les tournures prétentieuses, les mots à effet en sont élagués ; le portrait de l'héroïne est délicieux ; et la catastrophe racontée d'une manière pathétique et sans emphase.

Entre M^{me} Russdall et la pauvre Marguerite s'élève une *belle* figure historique, si elle n'est grande ; mais elle ne paraît que pour s'évanouir. Les derniers momens de Pauline Bonaparte sont le sujet de cette troisième histoire. Cette mort présente tant de bizarrerie, que nous voulons joindre au récit de son historien le témoignage de quelques spectateurs ; et cette attention pour nos lecteurs nous force à remettre au numéro prochain la suite de cet article.

La comtesse DE BRADI.

CONVERSION

DE M^{lle} GAUTHIER, ACTRICE.

(26 AVRIL 1722.)

Grande et bien faite, composant des vers agréables, peignant très-bien en miniature, M^{lle} Gauthier était douée d'une force de corps extraordinaire ; elle roulait, sans aucun effort, une assiette d'argent. Le comte de Saxe étant parvenu un jour à lui faire ployer le poignet, déclara que jamais il n'avait trouvé dans ses adversaires une aussi longue résistance.

Née à Paris en 1692, à dix-sept ans M^{lle} Gauthier débuta, et fut reçue trois ans après à la Comédie-Française. Elle ne manquait pas de talent, et malgré les scrupules qu'elle avait témoignés d'abord, sa conduite ne fut rien moins qu'exemplaire.

Elle avait trente ans, et, suivant ses expressions, elle était plongée dans une *mer de délices*, lorsque le jour anniversaire de sa naissance, il lui prit fantaisie d'entendre la messe. Restée froide au commencement du saint sacrifice, avant la fin, la grâce avait touché son âme. Dès ce moment, vouée aux pieuses occupations, elle n'aspira plus qu'à la retraite : toute la ferveur qu'elle avait portée dans le désordre, elle la retrouva dans la piété. Le 20 janvier 1725, elle prit l'habit des *carmélites*, à Lyon, et vécut trente-deux ans dans son cloître, sous le nom de sœur Augustine de la Miséricorde.

Il est vraisemblable qu'une passion malheureuse avait préparé le miracle de cette métamorphose. A l'époque où l'amour n'entraînait pas dans toutes ses liaisons, M^{lle} Gauthier conçut une passion sérieuse pour Quinault-Dufresne, son camarade de théâtre, qui refusa de l'épouser. Quoi qu'il en soit, dans sa nouvelle existence, M^{lle} Gauthier ne témoigna jamais ni tristesse, ni regrets.

VILLA-NOVA *.

Voici un titre charmant tout rempli des poétiques souvenirs de l'Italie, et qui doit résonner à l'imagination avec tous les charmes attachés à ces délicieuses habitations répandues sur tous les coteaux de ce beau pays appelé le *jardin de l'Europe*. Malheureusement il n'y a autour de nous ni coteaux romanesques, ni ciel sans nuages, ni bosquets d'orangers sous lesquels on va

goûter les sorbets parfumés de Naples et de Rome. Mais en dépit de ces plaisirs que le climat ne nous a point donnés, nous opposons des jouissances non moins vives et revêtuës d'une teinte peut-être un peu plus délicate. La *Villa-Nova*, que nous annonçons aujourd'hui, n'a point vainement emprunté son nom à la plus riante contrée, et cette nouvelle habitation, élevée à l'entrée du bois de Boulogne, réunit toutes les conditions qui peuvent en faire le point de réunion le plus apprécié par la bonne société. C'est une innovation heureuse, et toute dans l'intérêt du Parisien qui ne peut, pendant l'été, s'éloigner de la capitale.

La distribution de cette jolie habitation a permis de la subdiviser en plusieurs appartemens commodes. Elle ne laisse rien à désirer aux personnes du goût le plus recherché. Chaque pièce, meublée avec élégance, peut être habitée dès les premiers jours du printemps.

La proximité du bois, une situation délicieuse, une table convenablement servie, une salle de billard, un salon de réunion, un ordre parfait dans les usages et la tenue intérieure de la maison, doivent y procurer tout le charme que l'on se promet du séjour à la campagne.

Il y a *remises et écuries*, un grand nombre de *voitures publiques et omnibus* passent à chaque instant du jour devant la porte.

S'adresser, pour plus amples renseignements, sur les lieux, et à Paris, rue d'Alger, n° 5, chez M^{me} D. M.

A ce Numéro sont jointes les planches 1162 et 1163.

* Bois de Boulogne, porte Maillot, n° 1.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

Modes de Paris.

31. Mai 1835.

N.º 262.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Chapeau en paille d'Italie.

Redingote en gros de Naples Ecossais M^{me} Célane Martin place Vendôme.

Mess^{rs} J. & J. Fuller N.º 34 Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid